

LIBERTÉS
ET
CONTRAINTES
DU
TRADUCTEUR

SARAH BOIVINEAU

A travers quatre interventions consacrées à des domaines aussi variés que le sous-titrage, la bande dessinée ou la collaboration, cette journée d'étude, qui s'est déroulée à l'Institut d'études anglophones Charles V le 23 février 2012, a abordé la question de la contrainte en traduction sous toutes ses formes.

Le mot à l'écran : de l'art du sous-titrage

Guillaume Tricot

La contrainte principale de cette forme de traduction réside dans l'exigence de concision. Pour que le spectateur ait le temps de lire le sous-titre, celui-ci doit être le plus court possible, tout en conservant les informations essentielles. À cela s'ajoutent des contraintes liées à l'environnement de travail. Guillaume Tricot souligne ainsi la forte pression qui entoure les visionnages « test », effectués en compagnie des commanditaires de la traduction. Malgré tout, il trouve sa marge de manœuvre dans la grande diversité des publics visés par le cinéma : tandis qu'un film d'action ne demandera souvent qu'une syntaxe en sujet-verbe-complément, une œuvre plus exigeante offrira la possibilité de « se faire plaisir avec les mots ».

« Bande dessinée, jeux vidéo : traduire à l'image »

Nicolas Meylander

On retrouve dans ces deux univers une contrainte commune au sous-titrage : la limitation due à la taille des phylactères en bande dessinée, à celle des fenêtres de dialogue en jeu vidéo.

La traduction de *comics* américains comporte toutefois une difficulté supplémentaire : chaque série s'inscrit dans une histoire beaucoup plus large, avec ses personnages, ses formules et ses thèmes récurrents. Un

traducteur reprenant le flambeau à mi-chemin a donc tout intérêt à bien connaître l'histoire qu'il traduit s'il ne veut pas en briser la cohérence interne. Heureusement, les traducteurs de *comics* ont pris l'initiative de recenser les traductions officielles des noms, des formules récurrentes ou encore des relations entre les personnages – notamment pour tout qui concerne vouvoiements et tutoiements – dans un fichier commun qu'ils s'échangent. De plus, ils bénéficient d'un deuxième regard en la personne des relecteurs, sans pour autant subir la même pression que les sous-titres de films.

En revanche, dans la traduction de jeux vidéo, le contrôle via la relecture est plus étroit. La société Nintendo, par exemple, censure toute référence religieuse ou sexuelle, et impose certaines formules lors de la traduction de termes techniques. Qui plus est, le texte original est donné sous la forme d'un tableau Microsoft Excel, et l'accès à l'image est donc moins évident qu'en sous-titrage ou en bande dessinée. Il reste néanmoins possible de remédier à ce problème si l'on travaille en interne, chez le développeur du jeu.

« Traduire à quatre mains : à deux, on est intelligents comme trois » Dominique Haas & David Camus

Les intervenants commencent par souligner une curiosité : s'il est tout à fait normal de faire travailler plusieurs personnes sur un scénario de film, une bande dessinée ou une encyclopédie, en littérature, les collaborations sont plus rares. Pourtant, si on compte les correcteurs, les éditeurs et même les relecteurs, ne peut-on pas dire que l'on traduit toujours à plusieurs ?

Certes, lorsque l'on traduit à deux, la rémunération est divisée par deux. De plus, il faut accepter de se mettre à nu, de montrer ses défauts à l'autre. Cependant, si l'on oublie son individualité pour ne penser qu'à l'ouvrage, le résultat peut en valoir largement la peine, aussi bien pour le texte que pour le traducteur. Selon Dominique Haas et David Camus, il y a beaucoup à apprendre d'une telle collaboration. La traduction à deux rend chacun plus « éveillé », en lui faisant bénéficier d'une deuxième paire d'yeux, tant et si bien qu'ils en viennent à se demander si ce ne serait pas, en fait, la seule façon de traduire correctement.

« Méditations dans l'urgence : Traduire Frank O'Hara » Olivier Brossard

En France, la poésie est la forme de littérature qui se vend le moins. Et lorsqu'elle est malgré tout publiée, c'est souvent dans une

édition bilingue, à visée universitaire. Or une telle édition, selon Olivier Brossard, ne permet pas d'apprécier la traduction à sa juste valeur – sans compter qu'elle véhicule l'impression erronée que les deux langues s'équivalent. C'est pourquoi les éditions Joca Séria ont lancé une collection poésie où ne figure que la traduction française, à raison de trois titres par an.

Mais les difficultés ne s'arrêtent pas là. La poésie, et sa traduction *a fortiori*, sont soumises à un grand nombre de préjugés, à commencer par l'idée selon laquelle il faut nécessairement être poète pour traduire de la poésie. Olivier Brossard réproouve cette idée, de même qu'il ne prend pas parti dans le « débat » opposant le vers à la prose dans la traduction de poésie.

À la fin de la journée, on repart la tête remplie de méditations en tout genre. En réunissant des représentants de domaines aussi variés, la journée d'étude n'a pas fait qu'aborder la question de la contrainte : elle a aussi rappelé la pluralité des médias dans lesquels la traduction s'exerce, leurs différences fondamentales, et leurs ressemblances intrinsèques.